

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

THÈSE 227

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Edouard GREC

Né le 22 Décembre 1908 à Toulon (Var)

Un Médecin novateur :
PHILIPPE BUCHEZ
(1796-1865)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1938

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Edouard GREC

Né le 22 Décembre 1908 à Toulon (Var)

Un Médecin novateur :

PHILIPPE BUCHEZ

(1796-1865)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1938

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robrt DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIA.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LERÉBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GULLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GREGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	LEVY-SOLAL
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMATRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Cardiologie clinique	LAUBRY.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.		MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgic.	LANTUEJOUL	Obstétrique.
BARIETY	Pathologie médicale.	LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
BENARD (Henri)	Pathologie médicale.	LELONG	Pathol. expérimentale.
Jstin BESANÇON	Hydrologie.	LEMAIRE	Pathologie chirurgic.
BERNARD (Etienne)	Pathologie médicale.	LEVEUF	Pharmacologie.
BOULIN	Pathologie médicale.	MM J. LEVY	Neurol. et Psychiatrie
BULLIARD	Histologie.	LEVY-VALENSI	Pathologie chirurgic.
CATHALA	Pathologie médicale.	MENEGAUX	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.	MOLLARET	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.	MOREAU	Pathologie chirurgic.
DOGNON	Physique.	MOULONGUET	Pathologie médicale.
FEY	Urologie.	MOUQUIN	Anat. pathologique.
FUNCK	Pathologie chirurgic.	OBEPLING	Pathologie chirurgic.
GALLIARD	Parasitologie.	PETIT-DUTAILLIS	Médecine légale.
GASTINEL	Bactériologie.	PIEDELIEVRE	Obstétrique.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgic.	PORTES	Ophthalmologie.
DE GENNES	Pathologie médicale.	RENARD	Physiologie.
GAYET	Physiologie.	RICHET	Chimie biologique.
GIROUD	Histologie.	SANNIE	Pathologie chirurgic.
HAGUENAU	Pathologie médicale.	SENEQUE	Pathol. expérimentale.
HALPHEN	Oto-Rhino-Laryngol.	TROISIERS	Pathologie médicale.
HAZARD	Pharmacologie.	TURPIN	Obstétrique.
HUGUENIN	Anat. pathologique.	VIGNES	Pathologie médicale.
JOANNON	Hygiène.	WILMOTH	Pathol chirurgic.
LACOMME	Obstétrique.		

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.		MM.	
ALGLAVE	Physiologie.	LEROUX	Anat. pathologique.
BUSQUET	Pathologie chirurgic.	NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
CHAILLEY-BERT	Pharmacologie.	PHILIBERT	Bactériologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE	Clinique médicale.	BASSET	Clinique Chirurgicale.
AUBERTIN		BROCC	
BRULE		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
DONZELOT		HEITZ-BOYER	
DUVOIR		MOURE	
LIAN		QUENU	
PASTEUR-VALLERY-RADOT	Clinique obstétricale.	SCHWARTZ	Clinique obstétricale.
SEZARY		VELTER	
		ECALLE	
		LE LORIER	
		METZGER	
		GUENIOT	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

A MA MÈRE

*Témoignage de mon affection et de toute
ma reconnaissance.*

A MES FRÈRES

A TOUS LES MIENS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

Médecin de la Pitié

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

Hommage de profonde reconnaissance.

A M. LE DOCTEUR ROBERT CORNILLAUT

*Qui nous a inspiré ce travail, et qui nous a
toujours reçu avec bienveillance.
En témoignage de ma reconnaissance.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX
DE PARIS

A MES AMIS

INTRODUCTION

Le médecin Philippe Buchez est une figure très curieuse de la période de 48. Mais il reste un grand méconnu.

On a étudié son œuvre sociale et politique, beaucoup moins son œuvre médicale. Sans avoir l'importance de la première, la seconde n'en est pas moins intéressante.

Dans la préface du livre de M. Cuvillier, consacré à un *Journal d'ouvriers, L'Atelier* (Paris, Alcan, 1914), journal dont Buchez était l'inspirateur, M. Camille Bouglé, directeur de l'Ecole Normale Supérieure, écrit :

« On n'a pas encore rendu pleine justice à Buchez. On ne lui a pas restitué dans l'histoire du mouvement social au dix-neuvième siècle la place à laquelle il a droit. »

Comme l'a montré M. le professeur Laignel-Lavastine dans ses leçons sur l'Histoire de la Médecine française contemporaine, Buchez a été un novateur, non seulement au point de vue social, mais encore au point de vue médical. Il a lancé des idées

originales et neuves qui ont contribué au grand mouvement de la médecine et à ses progrès au XIX^e siècle.

Voilà ce que nous voudrions mettre en lumière dans cette thèse.

Buchez médecin a été étudié par le D^r Cornilleau dans un important article du *Progrès Médical* et par le D^r Godlewski dans une communication à la Société française d'Histoire de la Médecine.

Nous nous sommes inspiré de leurs travaux et nous avons utilisé leur documentation en la complétant par des recherches personnelles.

Buchez méritait d'être tiré de l'oubli. Par son intelligence, par son caractère, par ses écrits, il fait honneur au Corps médical français.

A la frontière de la Belgique et de la France, la commune de Mataigne-la-Petite, avant la Révolution française, appartenait au pays qui relevait de l'évêché de Liège. Elle fut incorporée dans les Ardennes françaises par le vœu des habitants, quand la Constituante découpa le territoire en départements. C'est là que Philippe-Joseph-Benjamin Buchez vit le jour, le 31 mars 1796.

Son père était un fonctionnaire important de l'Octroi de Paris. Tout jeune, Philippe Buchez fut amené par sa famille à Paris, où il passa son enfance et sa jeunesse. Il fit ses études dans une pension du quartier du Marais, près de l'Hôtel de Ville. Etudes médiocres et incomplètes. Esprit positif, Buchez préférait les sciences aux lettres. A 15 ans, il quitta la pension du Marais pour entrer comme surnuméraire dans l'administration de l'Octroi. Puisqu'il avait des goûts scientifiques, son père l'encouragea à occuper ses loisirs à suivre les cours du Jardin des Plantes.

Ces cours étaient très en vogue depuis que Jean-Jacques Rousseau avait mis les sciences naturelles à la mode. Aussi bien les maîtres qui professaient à l'ancien Jardin du Roi n'étaient pas les premiers venus : ils s'appelaient Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Lamark.

Le jeune Buchez s'enthousiasma pour leur enseignement et sentit s'éveiller en lui une véritable vocation scientifique. Des événements survenus dans sa vie privée le déterminèrent à faire ses études médicales. En 1813, il avait perdu sa mère pour laquelle, disent ses biographes, il avait un véritable culte. Cette mort, lui causa un chagrin immense. L'année suivante, il fut congédié de l'administration de l'Octroi.

Au mois de mars, en effet, quand les Alliés qui avaient envahi la France entrèrent de vive force dans Paris, deux jeunes gens, raconte le D^r Godlewski, se signalèrent parmi les héroïques défenseurs qui, en nombre infime, tinrent tête à l'ennemi. Il y avait Saint-Armand Bazard, un Parisien de 23 ans, et Philippe Buchez, âgé de 18 ans. « Le premier reprit à l'ennemi les pièces de l'Ecole polytechnique, fut nommé capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. Le second brûla les dernières cartouches pour la défense de Paris. »

Cette héroïque conduite révélait déjà une belle énergie. Buchez en donnera d'autres preuves au cours de sa carrière. Seulement elle lui valut d'être congédié par la nouvelle administration de l'Octroi qui jugea les idées du jeune surnuméraire trop « avancées ». C'est alors qu'il décida de faire ses études de médecine.

Il se fit inscrire à la Faculté et transporta au

Quartier Latin son tempérament batailleur. L'Ecole de Médecine était un centre « libéral » où l'on n'aimait guère les Bourbons; ni la Restauration monarchique. Buchez devint l'un des meneurs de la jeunesse des Ecoles. Il avait le physique d'un chef : grand, vigoureux, le regard droit et franc, il s'imposait aussi par ses qualités morales de vaillance et de désintéressement. Enfin, il avait l'esprit entreprenant et l'imagination ardente.

Sous le nom amusant de « Société diablement philosophique », il fonda un cercle d'étudiants qui se réunissait rue des Quatre-Vents. Balzac dut le fréquenter, car il décrit ce cercle sous le nom de *Cénacle* dans *Illusions perdues*. Horace Bianchon, l'un des médecins de la Comédie humaine, en faisait partie, et aussi le docteur Meyraux, ce jeune savant qui rencontra Louis Lambert au Museum d'Histoire naturelle. Buchez entraîna sans doute un certain nombre d'étudiants en médecine à sa Société diablement philosophique que Balzac appelle le « musico philosophique et religieux de la rue des Quatre-Vents où s'assemblent de jeunes hommes graves et où l'on s'inquiète du sens général de l'humanité ».

Dans son ardeur impatiente, Buchez ne se contenta pas de discuter dans un Cénacle avec de jeu-

niés hommes gravés du sens général de l'humanité. Il voulut passer à l'action, même à l'action directe.

Lé D^r Godlewski a raconté comment Buchez devint l'organisateur de la Charbonnerie française, association secrète copiée sur le modèle des Carbonari italiens, dont un membre de la conspiration de 1820, Dugied, avait rapporté les secrets de Naples :

« C'est là que Buchez prit une part décisive. Il avait sa chambre d'étudiant rue de la Clef, près du quartier des détenus politiques de Sainte-Pélagie, derrière la vieille Pitié. C'est là qu'un soir, aux environs du Carnaval de 1821, l'étudiant en médecine Buchez donna asile à Dugied et qu'il proposa à ses camarades Bazard et Flottard de rédiger lui-même les statuts de la charbonnerie française. Dans la même chambre, quelques jours plus tard, il donnait lecture des règlements de la nouvelle institution. Un autre étudiant en médecine, Ulysse Trélat, ami des précédents, manquait à l'appel, car sa femme attendait ce soir-là la naissance prochaine du futur architecte Emile Trélat, grand-père de notre collègue Mme Charles Richet et frère aîné du chirurgien Ulysse Trélat né en 1828.

« Le secret le plus absolu était l'engagement essentiel requis des adhérents, secret le plus absolu

sur l'existence de la société, sur ses actes, n'en conserver nulle trace écrite, ne tenir aucune note, aucune liste, ne pas copier même un seul article du règlement...; mais se pourvoir d'un fusil et de vingt-cinq cartouches et chaque mois verser une cotisation de 1 franc.

« On était reçu sur présentation d'un ou plusieurs camarades. Vingt carbonari formaient une section ou *vente*. Par groupe de vingt sections il y avait un *député* à la section ou vente centrale, dont les députés à leur tour composaient la haute section ou haute vente.

« Vu le secret à la base de l'organisation, secret qui interdisait les écrits, il est inouï de penser à la rapidité d'extension de l'institution qui pénétra comme une traînée de poudre dans les écoles, le commerce, l'armée, chacun étant prêt à obéir aux ordres de la section suprême. L'étudiant en médecine Buchez et ses amis mirent à la tête de celle-ci M. de la Fayette et il y avait aussi Dupont de l'Eure, Voyer d'Argenson, de Corcelle père, Jacques Kœcklin de Mulhouse. En moins de trois mois, il y eut cinquante sections dans Paris. La vieille association les *Chevaliers de la liberté* s'était incorporée à la charbonnerie. En juillet 1821, moins de cinq mois après la fondation du carbonarisme français dans la petite chambre de l'étudiant en médecine près de Sainte-

Pélagie, il existait bien peu de villes en France, non affiliées. La société percevait les cotisations de 40.000 adeptes répartis en 2.000 sections ou ventes et la plupart des ordres du jour étaient de la main de Buchez ou de son ami Bazard. Les sections se réunissaient chacune trois fois par semaine et il y avait en outre des réunions de recrutement, de finances, d'armement.

« Par Ulysse Trélat, le futur médecin de la Salpêtrière, père du chirurgien et qui fut aussi un des premiers carbonari, nous savons que le secret d'une organisation si vaste fut conservé au point que la police ne sut jamais rien de son existence jusqu'au jour où elle pénétra dans les régiments.

« Buchez avait eu soin cependant de prévoir dans l'armée des noms différents pour les réunions : les *ventes* s'appelaient *légions*, les sections centrales des *cohortes*, etc., afin de donner plus longtemps le change à la police.

« Les plus grandes précautions de discrétion étaient prises pour éviter que celle-ci trouve la chaîne. Ainsi un carbonaro n'avait pas le droit, sous peine de mort, de s'affilier à une autre section que la sienne.

« Fin décembre 1821, soit dix mois après la constitution du carbonarisme, tout était prêt pour un soulèvement. Celui-ci fut décidé en Alsace et le

Gouvernement provisoire, ayant à sa tête La Fayette, devait venir prendre possession de Belfort après que la garnison eût assuré la maîtrise de la ville. Tout était prévu pour la nuit du 29 au 30 décembre et le peintre Scheffer était parti quérir La Fayette tandis que Buchez, l'étudiant en médecine, restait à Belfort avec Bazard. La Fayette mit quelque retard et il n'était pas encore arrivé quand le soulèvement se produisit dans la nuit du 2 au 3 janvier dans une caserne. Mais, par suite de l'erreur d'un sergent novice, les officiers non affiliés furent prévenus. Le mouvement échoua et, sous la neige, Bazard partit au devant de La Fayette pour le détourner de son chemin. Il le rencontra à Lure. Bazard fut condamné à mort par contumace.

« Pendant ce temps, Buchez était arrêté à Nancy et condamné à mort à Colmar par six voix qui furent heureusement minorité de faveur, dont il bénéficia. »

Rentré à Paris, Buchez semble renoncer à toute agitation et se remet aux études médicales. On conserve à la Bibliothèque d'Histoire de la Ville de Paris, avec des lettres et manuscrits inédits de Buchez, le relevé de ses inscriptions à la Faculté de Médecine. Enfin, le 25 mars 1826, il est reçu docteur, après avoir soutenu une thèse sur les *Fièvres intermittentes*.

Il s'installe rue Chabanais et fait un peu de clientèle pour subvenir à ses besoins d'existence, qui sont d'ailleurs modestes. Profondément honnête, Buchez a toujours été d'un désintéressement admirable. Il ne vivait que pour ses idées. Il s'y consacra tout entier, renonça aux joies de la famille et resta célibataire. Il avait l'âme d'un doctrinaire et d'un apôtre.

Bientôt, du reste, le cabinet de consultation de la rue Chabanais va devenir le centre d'un mouvement intellectuel et social. Les événements avaient fait réfléchir Buchez, peut-être aussi la sentence de mort requise contre lui par le procureur royal de Colmar et à laquelle il n'avait échappé que par miracle. Il ne croyait plus à l'efficacité d'une action illégale sous un régime parlementaire où l'opinion peut être conquise par la propagande des idées. De plus, il se montrait attentif aux problèmes sociaux que posait de plus en plus le développement du machinisme et de la grande industrie ; il observa que les théories du « libéralisme » philosophique et politique étaient insuffisantes pour résoudre ces problèmes, mais qu'il fallait promouvoir un nouveau mouvement, afin de compléter l'œuvre politique de la Révolution française par une transformation sociale.

Grand lecteur, Buchez avait subi l'influence des

écrits de Joseph de Maistre et de Bonald. Une doctrine nouvelle va le séduire et l'enthousiasmer, c'est le Saint-Simonisme. La lecture du *Nouveau Christianisme* fait de Buchez un adepte de Saint-Simon. Ce dernier meurt un mois après la publication de son livre (1825), mais il avait fondé un journal qui lui survit, le *Producteur*, auquel collabore Buchez.

Saint-Simon identifiait la vie des sociétés à celle des individus, et il jugeait nécessaire d'étudier la physiologie individuelle pour connaître la physiologie sociale. Par physiologie, il entendait d'ailleurs la psychologie et les fonctions de l'âme aussi bien que les fonctions du corps. Ses études d'histoire naturelle et de médecine désignaient Buchez pour se spécialiser dans cette partie de la doctrine saint-simonienne. Le *Producteur* publia de lui trois articles sur ce sujet.

En même temps, il fit paraître, en collaboration avec Trélat, un *Précis élémentaire d'Hygiène*, fort volume de 254 pages composées en petits caractères serrés (Paris, Eveillard, 1825) et contenait beaucoup d'idées neuves en matière de puériculture, d'éducation physique et d'hygiène sociale. Le réformateur perçait sous le médecin.

Le *Producteur* cessa sa publication en 1826. Pour le remplacer, Buchez fonda le *Journal des Progrès des Sciences et Institutions médicales*, qui

parut de 1827 à 1830, sous forme de 2 volumes par an. Au total 21 volumes qui constituent un recueil précieux à consulter pour suivre l'évolution de la pensée de Buchez.

Car au point de vue strictement médical il y a peu à glaner dans ce journal. Buchez fut avant tout un médecin philosophe, féru d'idées générales et à la recherche d'un système complet de réforme individuelle et sociale. Son cas n'en reste pas moins très intéressant et très typique, car c'est le médecin qui a fait le philosophe.

Au début du Saint-Simonisme, Buchez était encore un athée et un matérialiste. L'étude de la physiologie, appliquée à la sociologie, fit de lui un spiritualiste et un chrétien. Une idée le hantait, celle du progrès et de l'affranchissement de l'humanité. Or, la vie, au sens biologique du mot, ne lui offrait que spectacle de luttes, d'antagonismes, de réactions. Transporter les lois de la physiologie dans les relations sociales, c'était condamner les hommes à l'implacable déterminisme des espèces qui s'entretuent et à l'immobilité de l'histoire dans le jeu des forces brutales. Cette idée sera reprise plus tard par Grasset dans les *Limites de la Biologie*. Buchez concluait à l'impossibilité de prendre le matérialisme pour base sociale ; il posa en fait la né-

cessité d'une loi morale fraternelle qu'il ne trouvait que dans le christianisme et même dans le dogme catholique.

En 1830, Buchez se sépara des Saint-Simoniens et devint lui-même chef d'Ecole. Il ouvre rue Chabanais des cours de médecine et de philosophie. La physiologie l'a conduit à la sociologie et à la religion. La sociologie l'amène à l'histoire. Il veut que celle-ci soit étudiée d'une manière scientifique. Il en tire des lois applicables au progrès de l'humanité. Il édifia toute une doctrine dont la première ébauche paraît dans un ouvrage intitulé : *Introduction à la Science de l'Histoire* (1833).

Dans l'évolution humaine, Buchez aperçoit deux grandes révolutions : la révolution chrétienne et la révolution française. Celle-ci, à ses yeux, est fille de la première, et la civilisation moderne est incompréhensible sans le christianisme. C'est pour illustrer cette idée qu'il entreprend, en collaboration avec son disciple Roux-Lavergne, la publication de *l'Histoire parlementaire de la Révolution française*, imposant recueil de 40 volumes où sont réunis pour la première fois tous les discours prononcés à la tribune des Assemblées révolutionnaires et des principaux clubs, ainsi que d'innombrables documents. C'est un travail de géant pour lequel Buchez écrit une préface qui, par beaucoup de pa-

ges, anticipe sur les idées des historiens modernes de la Révolution. Par exemple, il réhabilite les chefs jacobins, montre la grandeur de l'œuvre accomplie par la Convention, explique les circonstances du drame révolutionnaire.

Il n'oublie pas qu'il est médecin. Et si la publication de cette fameuse *Histoire de la Révolution* l'oblige à renoncer à la clientèle, il donne, du moins, à l'*Ecole auxiliaire et progressive de Médecine*, fondée par M. Sanson, une série de leçons qui sont recueillies et publiées chez l'éditeur Eveillard, en 1838, sous le titre *Introduction à l'Etude des Sciences médicales*.

Buchez a sans doute été le premier doctrinaire de la « médecine sociale ». Il concevait la pratique médicale non seulement comme un sacerdoce, mais comme une institution. Aussi réclamait-il la réforme des études médicales et la création d'un corps social de médecins, rétribués par l'Etat, pour donner leurs soins gratuitement aux populations et répartis à cet effet dans 16.000 cantons médicaux ! Dans chaque département, des « Conseils de médecins » assureraient la police médicale et l'organisation de l'hygiène. Enfin, des Congrès médicaux se réuniraient tous les trois ans pour étudier les questions intéressant la pratique, la police et l'hygiène, et les décisions de ce Parlement médical seraient

ensuite converties en lois par le Parlement politique.

Si quelques-unes des idées lancées par Buchez sont utopiques, il en est d'autres intéressantes et pratiques qui ont été réalisées. Par exemple, l'un des premiers, il a montré l'intérêt que présente, au point de vue théorique et thérapeutique, l'histoire des doctrines et des sciences médicales, et il a demandé qu'un cours d'histoire de la Médecine soit institué à la Faculté. Devançant Charles Nicolle, il a entrevu l'utilité d'une histoire des grandes épidémies, et « si faire se pouvait, ajoute-t-il, une histoire des constitutions médicales... ».

A cet égard comme à bien d'autres, Buchez a été un précurseur. Les idées qu'il soutenait aux environs de 1830, nous les retrouvons dans un certain nombre d'ouvrages récemment parus, par exemple dans *Humanisme et Médecine*, du D^r Ockinczyc, et dans les *Tendances de la Médecine contemporaine*, du D^r Delore.

Le D^r Delore a résumé ses idées dans plusieurs articles de la *Presse Médicale*. En voici la conclusion :

« La médecine doit devenir pleinement humaine. Avoir toujours en vue l'unité de la personne et l'interdépendance du corps et de l'esprit ; ne pas isoler l'homme de son milieu cosmique et social ;

ne pas l'isoler dans le temps et considérer son passé ancestral et son proche avenir ; introduire réellement les facteurs héréditaires, psychiques, sociaux et cosmiques en physiologie et en pathologie ; entreprendre la psychophysiologie, reconnaître le facteur personnel, qualitatif, en biologie humaine ; admettre que notre pathologie *interne* est encore trop une pathologie *externe* ; envisager de plus en plus le malade au lieu de la maladie ; individualiser au maximum ; étudier les besoins, ceux du corps comme ceux de l'esprit ; bref, étudier l'homme complet, le normal comme le malade, telles sont les conditions d'une médecine plus humaine, qui sera véritablement une science de l'homme. »

On peut dire que toutes ces idées sont « bucheziennes », qu'elles étaient contenues implicitement et souvent formulées explicitement dans l'œuvre de Buchez.

Renouant la grande tradition hippocratique, le chef de l'École médico-sociale a orienté les esprits vers cette médecine humaniste ou « plus humaine » qui compte aujourd'hui d'éminents représentants.

Les cours de Buchez groupaient un public d'élite : professeurs, étudiants, écrivains, publicistes et ouvriers instruits. On les appelait les « Bucheziens » et leur influence s'exerça dans les milieux très divers, aussi bien dans les clubs qui préparè-

rent la Révolution de 1848 que dans un grande ordre religieux comme les Dominicains, reconstitué par Lacordaire, et où entrèrent plusieurs disciples de Buchez.

Parmi les Bucheziens, il n'est pas étonnant de rencontrer plusieurs médecins, le D^r Cerise, le D^r Boulland, le D^r Belfield-Lefèvre, le D^r Tessier.

Médecin des hôpitaux de Paris, personnalité médicale de premier plan, qui faillit devenir professeur à la Faculté, mais en fut écarté à cause de ses opinions, Tessier semble bien avoir le mieux représenté et interprété la pensée médicale de Buchez, comme d'autres l'ont représentée dans le domaine politique et social.

Tessier est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages qu'il a écrits sous l'influence de Buchez. Il a notamment exposé ses idées médicales dans un livre intitulé *Etudes de Médecine générale*. La première partie porte ce titre curieux : *De l'influence du matérialisme sur les doctrines médicales de l'Ecole de Paris. De la fixité des essences et des espèces morbides*, par J.-P. Tessier, médecin de l'Hôpital Beaujon.

Ce livre valut à Tessier une remarquable étude, non seulement élogieuse, mais enthousiaste, du

grand écrivain Barbey d'Aurevilly, que celui-ci a reproduite dans le tome I de son œuvre critique *Les Œuvres et les Hommes*.

Barbey d'Aurevilly écrivait :

« M. Tessier est un de ces fermes esprits qui ne donnent pas dans ces majestueuses niaiseries. Il est de ceux qui croient que sur tous les terrains en médecine comme ailleurs — l'Histoire doit faire taire la Philosophie et tient en réserve des réponses et des solutions toutes prêtes, quand la Philosophie n'en a plus.

« L'auteur des *Etudes de Médecine générale* laisse à sa vraie place la métaphysique dans la hiérarchie de nos facultés et de nos connaissances, en homme qui sait que, sans l'histoire, les plus grands génies philosophiques n'auraient jamais eu sur les premiers principes que quelques sublimes soupçons... »

Ce sont exactement des idées développées par Buchez dans son *Introduction à la Science de l'Histoire*. On les retrouve dans deux livres de ses disciples, celui du D^r Cerise : *Des fonctions et des maladies nerveuses et de leurs rapports avec l'éducation sociale et privée, morale et physique*, — et celui du D^r Boulland : *Essai d'Histoire universelle ou Exposé comparatif des traditions de tous les peuples*.

Buchez professait, en effet, que l'humanité est semblable à un homme, qu'elle évolue comme lui et qu'elle possède une physiologie comparable à la physiologie de notre être.

Par là, on voit à quel point la formation médicale a influencé et imprégné les théories historiques et sociales de Buchez.

« C'est dans la science de l'Histoire, dit Buchez, qu'il faut aller chercher le secret de la fonction des sociétés humaines, celui de leurs diverses fonctions, l'explication des misères actuelles et l'art d'y mettre fin. »

En somme, la doctrine de Buchez est un physiologisme historique et social, corrigé par la morale de l'Evangile et animé par l'idée de progrès.

Un autre médecin, le D^r Edouard Dufresne, retraçant la vie du D^r Félix Frédault (dans la revue *La Quinzaine*), a apporté son témoignage sur l'influence de Buchez :

« Celui qui écrit ici, arrivant à Paris en 1839, avait lié connaissance avec un groupe d'étudiants captivés par les conférences de Lacordaire. Quelle ne fut pas sa surprise d'assister à des réunions où, en lisant les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de Joseph de Maistre, se débattaient la question des

rapports du thomisme avec les sciences naturelles et les solutions attribuées à la destinée de l'homme par les diverses philosophies. Bientôt, par voie de conséquences, on arrivait à traiter de l'origine du mal et de l'essentialité des maladies.

« Le maître très écouté de ces entretiens était Buchez... [II] était parvenu à rassembler autour de lui de nombreux disciples...

« Dans ce monde buchezien, le D^r J.-P. Tessier s'appliqua plus particulièrement à exercer une action sur les étudiants en médecine et il l'obtint. Homme d'un noble caractère et de grand talent, malheureusement trop tôt disparu, J.-P. Tessier fut très influent sur un groupe de médecins, leur inculquant en physiologie la doctrine de l'unité spécifique de l'homme, en pathologie celle de l'essentialité des maladies.

« Dans ce groupe de disciples et d'amis, Frédault fut un des meilleurs et des plus distingués par l'intelligence.

« En 1863, docteur depuis quinze ans, déjà avantageusement noté dans la presse périodique, Frédault faisait paraître — pour le temps, un véritable manifeste — un *Traité d'Anthropologie physiologique et philosophique* (volume in-8° de 800 pages, chez Baillière). Le titre seul en signale l'im-

portance. Après des années d'incubation, on voyait se produire le résultat des entretiens du D^r Tessier. »

En 1855, Tessier et ses amis, pour propager leurs idées, fondèrent une revue, *L'Art Médical*, qui parut longtemps encore après la mort du D^r Tessier.

On voit quel fut le rayonnement de la pensée de Buchez, dans le monde médical.

Au point de vue social, l'Ecole buchezienne inspira la création d'un des journaux les plus curieux qui aient vu le jour avant 1848. C'est l'*Atelier, organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers*, qui parut de septembre 1840 à juillet 1850, tantôt mensuel, tantôt hebdomadaire. Un professeur de l'Université, M. Cuvillier, en a retracé l'histoire dans un livre palpitant d'intérêt. Ce journal avait une particularité : il était rédigé uniquement par des ouvriers. Sans doute, ceux-ci appartenaient à ce qu'on pourrait appeler « l'aristocratie du prolétariat » — typographes, bijoutiers, sculpteurs sur bois, serruriers, mécaniciens. Ils représentaient cette élite ouvrière parisienne qui avait de l'idéal et de l'enthousiasme. Ces ouvriers, mi-artisans, mi-artistes, quelques-uns même poètes, firent la révolution de 1848. Buchez eut sur eux une grande influence. Il semble bien qu'il ait apporté une colla-

boration anonyme à l'*Atelier*. En tout cas, les articles de ce journal reflétaient exactement ses doctrines.

Buchez avait lui-même un journal, l'*Européen*, dont le premier numéro parut le 3 décembre 1831. Avec quelques éclipses, ce journal dura jusqu'en octobre 1838. Neuf ans plus tard, en février 1847, Buchez lançait la *Revue nationale*, qui, à partir de juillet 1848, fusionna avec l'*Atelier*.

La Révolution de 1848 devait pousser Buchez au premier rang de l'actualité, pas pour longtemps, il est vrai. Le 24 février, à la tête d'une compagnie de gardes nationaux du quartier Richelieu, il pénétrait aux Tuileries. Garnier-Pagès le nomma maire-adjoint de Paris. Buchez, qui était d'un dévouement et d'une activité extraordinaires, fournit un travail considérable. Il était à son poste de 8 heures du matin à 10 heures du soir. Il n'accepta aucun traitement et prenait ses repas avec les employés municipaux.

Lorsqu'eut lieu, après plusieurs autres, la tentative d'insurrection du 16 avril, ce fut Buchez qui sauva la situation. Marrast et Ledru-Rollin étaient consternés, désespérés, par cette nouvelle offensive des éléments extrémistes. Il n'y avait plus aucun représentant de l'autorité à l'Hôtel de Ville. Buchez prit sur lui de faire venir la Garde nationale et il

manda Lamartine qui, dans des circonstances semblables, avait déjà fait reculer l'émeute. Quand les insurgés arrivèrent place de l'Hôtel de Ville, ils la trouvèrent occupée par la Garde nationale. Lamartine harrangua la foule et tout se passa d'une manière pacifique, grâce aux dispositions prises par Buchez.

Il n'en fut pas de même le 15 mai. Buchez, élu député de Paris par 135.000 voix, avait été désigné comme président de l'Assemblée Nationale. Lorsque se produisirent les incidents de la manifestation pour la Pologne et que l'Assemblée fut envahie, on accusa Buchez d'avoir manqué de décision et d'énergie. En réalité, il avait été desservi, sinon trahi, par le préfet de police Caussidière, qui ne fit rien pour arrêter les manifestants. Quant au général Courtais, commandant de la Garde nationale, il négligea de suivre les avertissements de Buchez et arriva trop tard ou avec des forces insuffisantes. La majesté parlementaire fut irritée d'avoir eu peur et Buchez accusé de faiblesse. Après tout, cela vaut mieux que d'avoir laissé le souvenir d'un « fusilleur ».

Il ne fut pas réélu président de l'Assemblée Nationale, et pas davantage député à l'Assemblée législative de 1849. Mais il resta membre de la Commis-

sion départementale et municipale de Paris jusqu'en 1850 et y rendit de nombreux services.

Au coup d'Etat du 2 décembre, Buchez fut arrêté avec son ami le D^r Cerise, chez lequel il se trouvait. Ils furent enfermés pendant deux jours à la Conciergerie, puis relâchés sur les instances du maréchal Baraguay d'Hilliers, qui avait la plus haute estime pour le caractère de Buchez.

Durant le Second Empire, Buchez vécut isolé et obscur. Il s'était remis aux études d'histoire et de sociologie. Il refit un peu de médecine et pendant le choléra de 1854, étant chez un de ses amis, notaire aux environs de Joigny, il prodigua ses soins aux habitants de plusieurs villages de l'Yonne. Pressentant l'importance de la prophylaxie, il s'attaquait énergiquement à la diarrhée prémonitoire et fut assez heureux pour sauver de nombreux malades.

Nommé tuteur des enfants d'un ami et bénéficiant à ce titre d'une petite pension, tous les ans il faisait un voyage. En 1864, il visitait la Bretagne et, l'année suivante, l'Auvergne. C'est au retour qu'il tomba malade à Rodez. Il fut emporté, au cours d'une crise d'anurie, le 20 août 1865.

Telle fut la carrière de ce médecin intelligent, sincère et trop méconnu.

Un de ses biographes, G. Castella, a écrit que

Buchez fut un précurseur à un double titre : « Il a précédé ceux qui, à notre époque, s'efforcent de constituer l'histoire à l'état de science ; il a, d'autre part, montré la voie aux écrivains qui tendent à rapprocher l'histoire de la science sociale. »

Il n'est pas douteux que les études médicales ont déterminé l'orientation intellectuelle de Buchez. C'est l'histoire naturelle qui l'a conduit à la biologie, la biologie à la médecine, la médecine à la sociologie.

Dans l'histoire de la médecine humaniste, le nom de Buchez mérite de rester. Les médecins peuvent être fiers de compter ce grand honnête homme, cet esprit généreux, ce chercheur inlassable parmi les membres du corps médical.

CONCLUSIONS

Philippe Buchez est une curieuse personnalité médicale de la première moitié du xix^e siècle.

S'il appartient surtout à l'histoire du mouvement intellectuel et social, il appartient aussi à l'histoire de la médecine. Il fut docteur en médecine, rédigea en collaboration avec Trélat un intéressant *Précis élémentaire d'hygiène*, ouvrit sous le nom d'*Ecole auxiliaire et progressive de Médecine* un cours libre de sciences médico-sociales. Un de ses disciples recueillit ses leçons sous le titre d'*Introduction à l'Etude des Sciences médicales*.

C'est par l'étude de la médecine et de la biologie que Buchez aboutit à la science de l'histoire et à la science sociale.

Il eut une influence très profonde sur une élite intellectuelle et ouvrière qui joua un rôle important non seulement dans la Révolution de 1848, mais tout au cours du xix^e siècle.

Des médecins de valeur comme Tessier et Frédault furent des disciples de Buchez.

Aujourd'hui encore, l'action de Buchez s'exerce dans certains milieux et de jeunes sociologues se réclament de sa pensée.

Vu : Le Doyen,

TIFFENEAU.

Vu : Le Président,

LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'Imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

BUCHEZ et TRÉLAT. — Précis élémentaire d'Hygiène.
Paris, Eveillard, 1825.

BUCHEZ. — Introduction à la Science de l'Histoire,
ou science du développement de l'humanité.
Paris, Paulin, 1833.

BUCHEZ et ROUX-LAVERGNE. — Histoire parlementaire de la Révolution française. Paris, Paulin, 1834-1848. 40 volumes.

BUCHEZ. — Introduction à l'étude des Sciences médicales. Paris, Eveillard, 1838.

— Essai d'un traité complet de philosophie. Paris, Eveillard, 1838-1840. 3 vol.

— Histoire de la formation de la nationalité française. Paris, Dubusson, 1849. 2 vol.

— Traité de politique et de science sociale (publié par les Docteurs Cerise et Ott). Paris, Amyot, 1866.

— *Journal des Progrès des Sciences et Institutions médicales*. Paris, 1827-1830.

— *L'Européen*, journal de morale et de philosophie. Paris, 1831-1838.

— *Revue Nationale*. Paris, 1847-1848.

CASTELLA. — Buchez (1796-1865). Paris, Bloud, 1911.

CORNILLEAU (D^r Robert). — Un médecin sociologue de 48 : Buchez. In *Progrès Médical* d'octobre 1936.

CUVILLIER (A.). — Un journal d'ouvriers. *L'Atelier* (1840-1850). Paris, Alcan, 1914.

DELORE (D^r P.). — La Médecine moderne devant la tradition hippocratique et pythagoricienne. In *Presse Médicale*, novembre 1937.

DUFRESNE (D^r Edouard). — Le docteur Frédault. In revue *La Quinzaine*, 16 octobre 1897.

FIDAO. — Le droit des Humbles (chapitre consacré à Buchez). Paris, Perrin, 1904.

GODLEWSKI (D^r Henri). — L'Étudiant en médecine Philippe Buchez, fondateur du Carbonarisme français. In *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine*, janvier-février 1937.

LAIGNEL-LAVASTINE (Professeur). — La Médecine et la Révolution française. In *Progrès Médical* du 10 janvier 1935.

— Les médecins dans les origines intellectuelles de la Révolution. Semaine des Hôp. de Paris, 15 octobre 1936.

NOUAT (René). — 1848. Autour de Buchez. In revue *Politique*, août 1937.

NUMA-RAFFLIN. — « L'Atelier » et les disciples de
Buchez dans le VI^e arrondissement. Paris, So-
ciété historique du VI^e, juin 1903.

OTT (A.). — Notice sur la vie et les travaux de Bu-
chez (en tête du *Traité de Politique et de Science
sociale* de Buchez).

